

Le train de la vie par Yan Braisaz

Pierre était parti.

Ce soir encore, son père et sa mère avaient discuté à coup de cris et d'objets brisés. Ils le faisaient un soir sur deux, le soir où son père ne restait pas tard au travail avec sa jeune secrétaire. Pierre ne pouvait plus le supporter, alors il était parti. Il aurait tout fait pour ne plus les entendre. Il était descendu par la gouttière. Un peu vite à son goût. Le tuyau s'était arraché sous son poids et il était tombé en arrière. La réception avait été douloureuse. Surtout pour sa jambe gauche. Il s'inquiéta du vacarme, mais ils faisaient tellement de bruit à l'intérieur qu'ils n'entendirent ni le raffut de tôle froissée ni ses cris de douleur. Il avait ensuite boité jusqu'au portail et était sorti dans la rue.

Tout en marchant, il grimaçait de douleur. Sa cheville lui faisait un mal de chien. Il avait emmené avec lui un sac avec quelques objets importants : une photo de sa famille au moment où tout le monde s'aimait, son nounours avec qui il ne dormait plus mais qu'il gardait pour les coups durs, son porte-monnaie avec l'argent de poche qu'il avait économisé ces trois derniers mois et un paquet de biscuits qu'il avait subtilisé dans le placard à provisions.

Les rares passants le regardaient boiter du coin de l'œil. Lui n'osait pas lever la tête de peur que quelqu'un ne l'arrête. Il arriva à la gare sans que personne ne lui pose de question.

Il monta dans un train pour Paris. A cette heure, il était presque vide. Il s'assit seul dans un compartiment. Il ôta sa chaussure et sa chaussette. Sa cheville était toute rouge et elle avait doublé de volume. Une vieille dame arriva, tirant une lourde valise à roulette. Elle portait des habits rapiécés à plusieurs endroits.

– Ces places sont libres ? lui demanda-t-elle.

Il la regarda en serrant les dents.

– Pourquoi vient-elle justement dans ce compartiment alors que le train est vide, pensa-t-il.

La vieille dame semblait visiblement perdue. Elle attendait une réponse. Pierre soupira :

– Oui bien sûr. Vous pouvez vous installer où vous voulez !

– Merci bien, mon garçon.

Elle entra. Sa valise paraissait beaucoup plus lourde qu'elle.

– Attendez, laissez-moi vous aider ! s'exclama Pierre en se levant.

Il fit une grimace de douleur en montant la valise sur le porte-bagages.

– Vous êtes bien aimable mon garçon. Les enfants de votre âge sont rarement aussi serviables. Vos parents vous ont bien élevé.

Pierre serra les dents et se rassit sans rien dire. C'est à ce moment qu'il se rappela qu'il était toujours pieds nus.

– Qu'est-ce que tu t'es fait mon garçon ? demanda la dame.

– Je me suis fait mal en jouant au foot, mentit Pierre. Rien de grave.

Son ventre émit un gargouillis. Il fouilla dans son sac. Un regard à la photo de sa famille lui fit crispier les yeux. Il sortit son paquet de biscuits.

– Ça m'apprendra à partir avant le repas, se dit-il.

Il commença à manger. Après le troisième biscuit, il remarqua que la vieille femme l'observait en faisant bien attention de ne pas le regarder.

– Vous en voulez ? proposa-t-il.

Le visage de la dame s'illumina.

– Très volontiers. J'ai oublié de prendre quelque chose. A mon âge, on est parfois étourdi.

Elle saisit plus de la moitié de la boîte de biscuits et les dévora goulûment. Pierre regarda ce qu'elle lui avait laissé, les yeux humides. Il fit un nœud à son estomac et dégusta les deux gâteaux qui lui restaient. Une fois fini, la vieille femme lui demanda :

– Dis-moi, tu n'es pas un peu jeune pour voyager seul ? Surtout à cette heure tardive ?

– Pas de problème, répondit Pierre. Je le fais souvent pour aller chez ma tante.

– Tes parents te laissent faire ? Ils ne sont pas inquiets ?

– Mes parents s'en fichent, soupira Pierre. Ils ont bien d'autres soucis.

- Pardon ? Est-ce que tu peux parler plus fort ? Tu sais, mes oreilles ne sont plus ce qu’elles étaient.
Pierre sembla se réveiller d’un rêve éveillé.
- Mes parents ont beaucoup de choses à faire, dit-il enfin. Ils n’ont pas le temps de m’accompagner pour un si long voyage. De toute façon je peux très bien me débrouiller tout seul.
- J’en suis certaine.
- Le contrôleur arriva. Pierre sentit son cœur accélérer. Ses mains devinrent froides et sa tête toute blanche.
- Vos billets s’il vous plaît !
Ils les lui tendirent.
- Vous voyagez avec votre petit-fils ? demanda le contrôleur en regardant Pierre intensément. Il n’est pas un peu jeune pour être ici ?
- Le garçon retint sa respiration. Il avait l’impression que son cœur s’était arrêté de battre. Il ferma les yeux.
- C’est un bon petit, répondit la vieille femme. Il peut supporter un voyage aussi long.
- J’en suis sûr, ajouta l’homme. Je vous souhaite une bonne continuation.
- Puis il partit. Pierre reprit des couleurs.
- Pourquoi est-ce que vous m’avez couvert ? chuchota-t-il.
- Ce contrôleur n’a pas besoin de savoir que tu voyages seul. Sinon il aurait dû appeler tes parents. Je suis sûre qu’ils ont bien d’autres choses dont ils doivent discuter.
- Le garçon hésita un moment.
- C’est vrai. Au fait, je m’appelle Pierre.
- Tu as un nom de famille Pierre ?
- Le jeune homme se crispa.
- Je n’en ai plus.
- Je vois. A ton âge c’est vraiment navrant. Enfin au moins tu as encore un prénom. J’ai perdu les miens il y a bien longtemps.
- Comment peut-on perdre son nom ?
- Tu as bien perdu le tien.
- Vous essayez de me piéger !
- La vieille femme partit d’un petit rire.
- Te piéger ? Est-ce que tu me cacherais quelque chose ? Je croyais que tu allais voir ta tante.
- C’est vrai.
- Alors quel est le problème ?
- Il n’y en a aucun.
- Pierre croisa les bras et détourna la tête. Il ferma les yeux et essaya de dormir.
- Ce n’est pas de cette manière que tu feras disparaître tes problèmes ! lui dit la femme.
- Il ouvrit les yeux et la regarda en face.
- Que voulez-vous dire ? s’exclama-t-il avec une dose d’agressivité dans la voix.
- Pour ta jambe, répondit la femme en lui souriant. Si tu la laisses comme ça, elle ne guérira pas.
- Pierre soupira.
- Ça passera bien après un peu de repos. Je verrai une fois arrivé.
- Ne crois pas ça ! Ce n’est pas en laissant tes problèmes de côté comme s’ils n’existaient pas qu’ils disparaîtront comme par miracle.
- De quoi vous parlez ! Je n’y comprends rien.
- Pas étonnant, tu es encore si jeune.
- Je ne suis plus un gamin, s’énerva Pierre.
- La vieille dame lui sourit.
- Bien sûr que si. Nous sommes tous des enfants. Tu devrais en être fier au lieu de t’en défendre.
- Elle se leva et fouilla dans sa valise sous les yeux intrigués de Pierre. Après plusieurs minutes, elle sortit un petit pot. Elle l’ouvrit et plongea les doigts dedans. Quand ils sortirent, ils étaient couverts d’une substance jaune visqueuse. Elle les approcha de sa cheville. Il se recula :

- Qu'est-ce que c'est ?
- Ne joue pas les poules mouillées ! s'exclama la femme. C'est un baume qui te permettra de guérir plus vite.

A contre coeur, Pierre se laissa masser le pied. Une fois l'appréhension passée, c'était plutôt agréable : à la fois rafraîchissant et apportant une grande détente.

- C'est incroyable ! s'exclama-t-il. Je ne sens presque plus rien. Qu'est-ce que c'est ?
- Ça c'est mon secret. Je le fabrique moi-même. C'est un baume qui répare toutes les blessures.
- Malheureusement pas toutes, dit Pierre les dents serrées.

Il mit sa main droite sur son cœur et il serra le poing. La vieille dame baissa les paupières.

- Tu as raison. C'est pour ça qu'il ne sert pas à grand-chose. Il ne soigne que les blessures du corps. Il ne fait rien pour les blessures de l'âme et ce sont elles les plus graves.

Le garçon serra les dents et s'adossa au fond du compartiment.

- Tu ne penses pas que tes parents doivent être malheureux ? reprit la femme.
- Pourquoi ?

Le regard de la vieille était devant le film de ses souvenirs.

- Personne n'aime voir ses enfants partir au loin.

Ses yeux se teintèrent de brume.

- Les miens ils s'en fichent ! s'exclama Pierre. Ils préfèrent...

Il s'interrompit conscient d'en avoir trop dit. Puis, laissant exploser sa rage, il abattit son poing sur son voisin de droite : un siège vide. Il se reprit aussitôt.

- Pardonnez-moi ! C'est juste que... Ce n'est pas facile en ce moment. Mes parents ont... J'ai... On a beaucoup de soucis.

- Je peux comprendre ça. Moi aussi en mon temps j'en avais.

- Que s'est-il passé ? demanda Pierre promptement.

La vieille femme soupira.

- J'avais une famille tout comme toi : un mari, une fille et un fils.

- Que sont-ils devenus ?

- Je n'en ai pas la moindre idée. Je suis partie.

- Vraiment ?

- Ils se disputaient sans arrêt. Mon fils, ma fille, mon mari, aucun n'était jamais content. Ils n'arrêtaient pas de...

Sa voix se perdit dans le vide. Après deux secondes, elle reprit :

- Ce n'était plus supportable.

Elle semblait se parler plus à elle-même qu'au garçon. Après quelques minutes, ce dernier ajouta :

- Je n'ai pas de tante. Enfin, si, j'en ai une, mais elle habite à Montréal.

- Je ne crois pas que ce train passe par là.

- Non en effet.

- Oh, je vois... Tu ne vas donc pas chez une tante.

- Je suis parti de chez moi. Je suis comme vous... Si on veut. Je ne supporte plus d'entendre mes parents se disputer sans arrêt.

- Alors tu t'es enfui ! Tu n'as pas honte ?

Pierre la regarda avec une incompréhension et une angoisse soudaines :

- Pourtant vous aviez dit que vous...

- Moi ce n'est pas pareil ! Je suis une vieille carne. Et je suis trop bête pour admettre que j'ai eu tort. Mais toi tu es jeune et déjà plein de sagesse. Je suis sûre que tu peux prendre la bonne décision. Tu ne vas pas fuir toute ta vie.

- Je n'en ai pas l'intention.

- Si tu commences maintenant, tu n'arrêteras plus jamais. Crois-en une professionnelle.

Le jeune garçon soupira.

- Je ne sais plus ce que je dois faire.

Elle lui posa la main sur la poitrine.

- Ecoute ton cœur, il te le dira. Le cœur ne ment jamais, c'est la tête qui fait des erreurs d'interprétation.
Une larme coula sur la joue de Pierre.
- Ça fait trop mal.
Elle le tira vers elle et le serra contre sa poitrine.
- C'est que tu es sur la bonne voie, lui chuchota-t-elle en lui caressant les cheveux.
Le liquide qui coulait de ses yeux et de son nez mouillait la jaquette de la vieille femme.
- C'est malin, maintenant je vais devoir me changer, dit-elle en riant.
Pierre leva la tête de sa poitrine et lui sourit timidement.
- J'aime mieux voir ça, dit-elle. Maintenant tu es prêt.
Ils relâchèrent leur étreinte. Il s'installa profondément dans son siège, le regard perdu dans le paysage alentour.
- Qu'est-ce que je dois faire ? demanda-t-il après un moment.
Elle le regarda tendrement :
- Qu'est-ce que tu veux faire ?
Il hésita une seconde :
- Rentrer. Je pense que je veux rentrer.
- Tu en es bien sûr ? Tu es parti sur un coup de tête, si tu reviens ça doit être sur un coup de cœur.
Il serra fort les poings pendant quelques instants puis les rouvrit. Il dit avec fermeté :
- Je veux rentrer. Mais je ne sais pas comment faire.
- Il te suffit de descendre de ce train.
- Et après ? Ce n'est pas comme si je pouvais rentrer comme ça. Personne ne m'attend et je n'ai pas d'argent pour le billet de retour.
- Ne crois pas ça mon garçon. Ils sont là.
- Là ! s'exclama-t-il en se tournant vers elle.
Elle lui sourit tendrement.
Le train arrivait en gare. Pierre hésita puis saisit son sac. Il demanda à la vieille femme :
- Vous ne venez pas ?
Elle lui caressa les cheveux en répondant :
- Pour moi il est trop tard. Je vais jusqu'au terminus.
- On se reverra ?
- Sûrement. La vie est une boucle.
Il voulut poser une question.
- Vas-y, lui dit-elle. Tu vas rater l'arrêt.
Il la salua et sortit du train.
Pierre ouvrit les yeux. Il était dans un lit. Les murs étaient blancs et il flottait dans l'air un parfum de médicaments et de détergent. Des personnes en blouse blanche ou verte s'agitaient tout autour de lui.
- Pierre ? s'exclama une voix féminine.
Il tourna la tête. Son père et sa mère étaient là, ils le regardaient. Ils se tenaient la main. Pierre sourit.
- Nous étions si inquiets, lui dit son père.
- Que s'est-il passé ? demanda le garçon.
- Tu ne te souviens pas ? Tu es tombé du mur de la maison. Je me demande d'ailleurs ce que tu y faisais.
Pierre tourna la tête dans la direction opposée. Sa mère ajouta :
- Laisse-le donc. Il va bien. C'est l'essentiel.
Une alarme retentit de l'autre côté de la pièce. Les médecins et les infirmières se précipitèrent vers une vieille femme. Une vieille femme... Pierre reconnu la femme du train. Il demanda à une infirmière :
- Qui est-ce ?
- Nous l'ignorons. Une vieille femme trouvée dans la rue. Elle est mal en point.
Elle tira le rideau séparant les deux lits.